

Bab El Oued

Mahdi Boukhalfa

Bab El Oued

(Et ses mille et une vies cachées)

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur

Aux Éditions du Net

Mama Binette, naufragée en Barbarie, Paris août 2019

La marche d'un peuple, les raisons de la colère, Paris, août 2020

Le fantôme du 18 avril, Paris, septembre 2021

Khaouty, Avancez l'Arrière (Bons baisers d'Algérie), Paris, septembre 2021

Mouloudia Club d'Alger. Cent ans de football (La phase historique), Paris décembre 2021

Ouvrages Publiés à Alger

La révolution du 22 février, de la contestation à la chute des Bouteflika, Editions Chihab, Alger octobre 2019.

Pavillon Covid-19, sept jours en enfer, Editions Al Qobya, Alger, février 2021

Sociologie d'une révolution inachevée, Edition Al Qobya, Alger, mars 2022

La Cantera, Editions Al Qobya, Alger, mars 2022

Note de l'auteur

Nous sommes à Bab El Oued, un des quartiers les plus emblématiques, le plus populaire d'Alger ; le plus fou également. Un quartier à la dimension d'une ville. Cette ancienne cité-repaire de corsaires, qui avait tant troublé de Gênes à Paris, mystérieuse ; ni orientale, ni arabe, seulement méditerranéenne, berbère. Où il fait bon vivre en hiver et au printemps ; où la vie explose en mille et une couleurs, mille et une sensations, mille et une envies en été ; une ville-siège de la Régence turque et fief de corsaires qui avaient mené la vie dure à Napoléon Bonaparte.

Excédé par les actes de piraterie des corsaires algérois, le Premier consul de France ira jusqu'à organiser en 1808 une opération militaire de reconnaissance des principaux points d'accès non surveillés de la ville d'Alger ; où son armée pourrait débarquer en toute sécurité. C'était une mission alors dévolue au colonel du génie Vincent-Yves Boutin, envoyé en espion en mai 1808. En deux mois, il a établi les plans d'invasion du siège de la Régence d'Alger, qui serviront en 1830 à la conquête d'Alger.

Après sa chute et sa conquête par le duc de Bourmont au mois de juillet 1830, El Djazaïr de son vrai nom, devient très vite une médina incontournable pour les voyageurs français. Elle fascinait ses visiteurs et ses hôtes, de Karl Marx aux frères Goncourt dans cette Algérie du Second Empire qui faisait alors courir auteurs, journalistes, aventuriers et autres chercheurs de trésors et du... lion de l'Atlas.

Dans les années 1920, au sortir de la première grande guerre, elle prenait déjà des allures de « Pépé le Moko ».

Alger était attirante avec ses interminables boulevards fleuris donnant sur le port à l'activité débordante, ses grandes terrasses de cafés-bars où les promeneurs venaient « tuer » le temps en sirotant un thé à la menthe face aux Facultés, au début de la rue Michelet.

C'était cela la vie algéroise, indolente et insouciant à quelques années des festivités du Centenaire. Une ville où se rencontrent tous les bleus de la mer et du ciel, qui exhale durant les lourdes journées d'été toutes les senteurs de ses jardins, de Marengo à Bab El Oued au plantureux Jardin d'Essai à Ruisseau. Là où des séquences de « Tarzan » de W.S. Van Dyke (1932) avaient été prises.

Mais, le décor change à Bab El Oued, où tout est à hauteur d'homme, c'est le ravissement total, une grisante sensation d'être transporté dans un monde parallèle.

Là, la mer vient vers vous et vous prend par la main pour vous emmener loin dans vos rêves ; elle est à seulement quelques mètres, par-delà le parapet de protection des promeneurs que l'on peut sauter d'un geste presté pour aller ensuite se prélasser sur le sable fin de la plage « aux chevaux », la bien nommée « R'milett Laouad », avec ses airs « camusiens ». C'est au niveau du boulevard Malakoff, qui court avec la mer, la longe du côté nord du quartier,

Plus loin, Saint-Eugène avec ses villas cossues, actuellement Bologhine, et, là-haut sur la colline, dominant le quartier et ses immeubles où s'entassent dans un vivre ensemble jamais démenti européens, israélites et algériens, la basilique de Notre Dame d'Afrique.

Le moment est intemporel et l'espace devient fluide lorsque reviennent du passé les icônes de ce quartier, ses célébrités, ses femmes et ses hommes qui l'ont bâti au début du Second Empire. Bab El Oued, c'est plus qu'un alignement d'immeubles, ou un enchevêtrement de rues, de boulevards zébrés par d'anciennes lignes de tramway, qui assurait le transport de milliers de dockers, journaliers ou ouvriers dès la fin du 19^{ème} siècle, des « prolo » du quartier

vers le port d'Alger ou les usines des lointains quartiers d'El Harrach, Hussein-Dey, Larbatache, l'ex-Rivet.

Le soir, tout le monde se retrouve dans les cafés et les terrasses du boulevard de la Marne, à La Cantera, à la Place Lelièvre ou La Basseta, là où tout a commencé pour les premiers bâtisseurs de ce quartier mythique, des colons Espagnols et Italiens.

Pourtant, deux siècles après sa naissance, Bab El Oued se meurt à petit feu. S'il n'a pas déjà passé l'arme à gauche, il est bien loin de l'allure preste et fière qu'il avait dans les années 1960, et bien avant.

Mieux que beaucoup de quartiers célèbres de Paris, New York ou Londres, ce Bab El Oued de tous les temps a vu naître, grandir, mourir ou partir des hommes et des femmes intemporels : il y a ceux natifs du quartier, des artistes et des musiciens, des hommes de lettres ou des scientifiques renommés, ou ceux qui ont étudié dans un de ses deux lycées, comme Albert Camus, cet enfant de Belcourt, un quartier de prolétaires blotti entre Ruisseau et le Plateau Mustapha, près du champ de Manoeuvres.

Rare aura été un quartier aussi riche mais peu médiatisé pour avoir rassemblé dans ses entrailles urbaines des célébrités mondiales de la musique, du théâtre, de la science et de la littérature. Bab El Oued a enfanté dans un de ses deux lycées, fait rarissime, deux prix Nobel.

Ce document raconte la vie simple mais enivrante, fascinante de ce quartier, où ses habitants musulmans, européens et israéliens vivaient en parfaite entente, sur le même palier d'immeubles où souvent on s'échangeait les plats de midi ou du soir pour aller ensuite ensemble au cinéma ou aller se faire caresser par une fraîche brise marine, par les chaudes soirées estivales, sur le front de mer.

Les deux terrains de football, une particularité également de Bab El Oued, celui de Saint-Eugène et de Cerdan, distants d'à peine 500 mètres et donnant sur la mer, rassemblaient dans une folle ambiance où le « pataouète » se le disputait au berbère chaque dimanche les supporters du MCA, de l'ASSE, du Galia ou du RUA, dont les buts étaient gardés par Albert Camus. Parfois, l'atmosphère bon enfant devient orageuse lorsque le titre de la division d'Honneur était en jeu.

Pourtant, le soir venu, tout le monde se retrouvait autour d'une paella, d'une friture de poissons pêchés au large du quartier, ou au cinéma ; l'angoisse du gardien de but du Mouloudia ou du Galia devant le tireur de pénalty s'étant estompée, comme la colère ou la joie d'après match.

C'est ce Bab El Oued intemporel, avec ses salles de cinéma, ses stades, ses célébrités, ses colères et ses joies, ses lycées et collèges, ses blessures et ses désillusions également, qui est ici raconté.

Nostalgie ? Oui, mais on ne refait pas le temps qui passe. N'est-ce-pas ?

Il y avait également là, cachés, des trésors inconnus, des amours et des certitudes. Des amours déclarés à l'âme de la ville, et la quitter pour s'en aller loin, sans raison, dans un stupide coup de tête, dans l'ignorance d'une impétueuse jeunesse que seule la vieillesse saurait, est une torture impossible à apaiser. Bab El Oued a l'âge de ses habitants.

Bab El Oued, Mon Amour, je crie ton nom !

C'est là où j'ai découvert à 13 ans le monde, commencé à vivre avec mon temps, avec mes illusions et mes rêves, mes premiers amours dédiés à un quartier qui vous éivre et vous berce quand vient le temps du Jasmin et des étés enchanteurs, sans lendemains. Perpétuels.

C'est à l'ombre des arcades des immeubles haussmanniens de l'ex-avenue de La Marne que tout s'est éclairé pour moi, alors collégien au CEG de Lelièvre, au cœur du cœur de Bab El Oued. Là où se rencontraient chaque jour, au marché El Cantera, les communautés du quartier dans une ambiance sans pareille dans tout le bassin méditerranéen : algérois de souche, kabyles, catalans, basques, français du sud et du nord, piémontais, siciliens, napolitains, israélites de la Casbah installés en ville de fraîche date... bref, un melting-pot qui faisait la richesse humaine du quartier.

Les premiers instants de ma vraie vie ont été accouchés là, à quelques centaines de mètres de la vieille médina et le tombeau de

son Saint protecteur d'Alger, Sidi Abderahmane Ethaalibi, aux pieds d'un quartier à la dimension d'un pays pour ses habitants.

C'est mon lieu de naissance spirituel, sentimental, là où j'ai commencé à vivre en décryptant le monde et ses énigmes, à apprendre les codes secrets du « vivre en ville », moi le campagnard, qui descendait des hauteurs boisées et les jardins gorgées de soleil de fruits de Bouzareah.

C'est dans ce Bab El Oued des milles et une espiègleries, qui est déjà devenu un mythe pour la génération d'aujourd'hui, qu'est né en moi cette agréable sensation de faire partie de mon monde, de l'environnement qui m'entoure, d'avoir des amis avec qui aller au collège, au lycée, oubliant ceux avec qui je partais, avant d'aller à l'école, chasser les rouges-gorgess. D'avoir des amies, une vraie amie pour un voyage au long cours, hélas interrompu au milieu du gué. On ne refait pas le monde, n'est-ce pas ?

Voici mon Bab El Oued. Entrez, Marhaba.

Avant-propos

« Bab El Oued » raconte les mille et une vies d'un singulier quartier algérois, riche de son front de mer comme de son franc parler, de ses exubérants habitants, anciens ou nouveaux, venus aussi bien de Sidi Aïch que de Valence, de Dellys, Azzefoun, ou Naples, La Valette, Bejaia, Bordj Zemmoura, Majorque, Biskra ou Montmartre. C'est un quartier où la vie était douce, facile, insouciant ; studieuse également avec des lycées à la renommée bien établie, dont un auréolé de deux Prix Nobel. L'ombre de Mouloud Mammeri, de Camus hante ces arcanes du Savoir dans ce Bab El Oued rebelle par ailleurs avec ses milieux ouvriers, syndicaux, et une gauche qui tient comme un trophée son célèbre quotidien, né ici à La Cantera, « Alger Républicain ». Et, plus que tout autre chose, il rassemble tous les jours dans son marché « musulmans », « Israélites » et « Européens », qu'ils soient Espagnols, Français ou Italiens et Maltais. Dans un paisible mais fragile « vivre ensemble » entre les trois religions, entre les trois communautés... Raconter ce qu'était la vie à Bab El Oued, ses gens et leurs habitudes culinaires dont la fameuse « Coca », la « Calantica », la bouillabaisse, la soupe aux haricots, les « merguez », ses cinémas et ses plages est un voyage de tous les sens, enivrant, mémoriel... Le présent ouvrage revient sur un pan de ma vie, celle de ma jeunesse passée à Bab El Oued, à l'ombre de ses immeubles, dans ses établissements scolaires, dans les rues humides près de son marché légendaire, de ses cafés, de ses cinémas, de ses librairies, et son front de mer, serti de criques étincelantes, où le soleil, les vagues et leur ressac explosent en mille gouttelettes sur les baigneurs, ravis de fraîcheur et de ces moments bénis. Un quartier à la dimension d'une ville, cher à Amar

Ezzahi, Guerrouabi, ou Ali Cayene, Rodan, à Bedos, Hanin, Daniel Costelle. A Lili Boniche, l'enfant de la Casbah, qui, pour voir ses héros des films Westerns américains, a racheté Le Bijou dans la zone Israélite du quartier, et l'a rebaptisé Lynx. Pour le plaisir de mettre en haut de l'unique escalier qui mène vers la salle de projection, des tableaux de Randolph Scott, John Wayne...

Au cœur d'Alger la Blanche, Bab El Oued : un monde, un univers où chacune de ses grandes artères comme ses plus petites ruelles, ses obscures venelles, recèlent mille et une curiosités. Nous avons appris à les connaître, sans les détruire. Et, pour cela, nous avons en mémoire le nom de toutes les rues les plus populaires du quartier. Si, aujourd'hui, il y a des applications 2.0 pour s'orienter dans les grandes villes, avant il était naturel de mémoriser le nom de chaque ruelle de son quartier, et de la mentionner au détour de discussions ou pour orienter les gens de passage, et même ceux du quartier, qui ne connaissent pas le nom des rues ou des avenues. Comme j'ai laissé cet exubérant quartier dans les années 1980, pour d'autres horizons, je n'ai pu, hélas ! Prendre connaissance des nouveaux noms des rues, boulevards et avenues attribués par l'administration algérienne.

Pour cette raison, dans cet ouvrage, les noms de ces territoires urbains de l'ère coloniale sont souvent mentionnés, cités. Autant que possible, je fais référence aux nouvelles appellations, et rappelle leur ancienne dénomination. J'évoque le plus souvent les noms de nos martyrs de la guerre de Libération, et les met en évidence par rapport à ceux de la France coloniale. Pour des raisons pratiques par ailleurs, il y a également des gens comme vous et moi, qui sont nés ou ont fait leurs études à Bab El Oued dans les années 1950-1960-1970, qui habitent quelque part en Algérie et dans le monde, qui ne seront pas perdus en retrouvant leurs anciens repères, leurs réflexes, leur quartiers, leurs plages « R'milatt Laoued » (la plage aux chevaux, là où vers 1850-1860 on laissait les chevaux s'ébrouer dans l'eau), l'« Eden » ou leurs cinémas préférés... Marignan, La Perle, Richelieu...

C'est ce Bab El Oued, où il y avait encore vers les années 1970 le trolley bus électrique, qui montait vers Notre Dame d'Afrique et

la basilique éponyme, ou l'autocar d'El Djennadi avec son singe, un macaque accroché au toit, qui transportait les résidents de Village Céleste par la rue Camille Douls ; ses cafés-bars, ses mythique salles de cinémas, ses deux stades de football fétiches, sa piscine, Padovani, actuellement Kettani, alimentée directement de la crique en contrebas avec de l'eau de mer, au sortir de l'indépendance, qui est ici, dans l'ensemble de l'ouvrage, revisité. L'utilisation des noms de rue de BEO d'avant l'indépendance, je le rappelle, n'est qu'à titre indicatif et symbolique, et n'a nulle autre intention que celle de convoquer quelques épiques séquences sociales communes aux gens de ce quartier, de son passé, des tranches de vie, des scènes de communion et de partage, qui s'écoulaient paisiblement à l'ombre de ces ruelles, de ces plages dont certaines battaient le rappel de la jeunesse algéroise branchée de cette époque. On était comme ça, pour montrer le chemin à quelqu'un, on le déroutait parfois à force de lui citer des rues qu'il n'était pas censé connaître. Mais également pour contourner les inévitables amalgames pourfendeurs des « nostalgiques » du passé, d'un Alger d'un certain moment. Moi, je reviens tout simplement, délicatement, humblement, sur mon quartier d'adoption. Ma jeunesse à l'ombre protectrice, presque maternelle, des murs et de leurs secrets cachés de BEO « El Cantera » de nos parents, ou La Cantera. Le quartier de milliers de jeunes partis dans les années 1970 labourer, essaimer le monde, chercher fortune, le savoir, ou fuir un présent oppressant...

PREAMBULE

Au sortir du XVII^{ème} siècle, El Djazaïr, alors sous régence turque, comptait un peu plus de 12.000 maisons collées les unes aux autres, s'agrippant tant bien que mal à une colline abrupte, qui domine jusqu'à aujourd'hui son golfe, étalé, soumis, à ses pieds. Ces maisons, emmêlées, imbriquées comme un chapelet de moules, sans architecture apparente, étaient de couleur blanche. C'était Alger, La Blanche !